

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 54 (1925)

**Heft:** 9

  

**Artikel:** La naissance de la Confédération au cinématographe

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1041038>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

11. Où accourt-il ? (imprudent négociant).
12. Quelles paroles lui dit-il ?
13. Que répond le propriétaire du papier ? (brave, avenir).
14. Quelle récompense veut-il offrir à Louis ?
15. Louis est-il disposé à l'accepter ? Pourquoi pas ? (devoir).
16. A la fin, pourquoi prend-il la pièce d'or ? (insistance).
17. Qui veut être brave et juste comme Louis ?

- Remarques :* 1. Les réponses à ces questionnaires forment la rédaction.  
2. Essayez d'enjoliver les phrases, comme plus haut.  
3. Utilisez les mots renfermés dans les questions et entre les parenthèses.

*Proverbe :* Tout travail qui mérite d'être fait doit être bien fait.

### Remarques

Ces quelques rédactions sont imprimées sur une feuille volante ; cette feuille sera suivie d'une série qui doit former un cours bref et complet de rédaction à l'usage du cours moyen et en rapport avec le programme annuel et le milieu de nos écoliers.

Les différentes méthodes qui peuvent être envisagées seront traitées successivement.

Cette feuille est remise entre les mains de l'élève. Chaque sujet doit être étudié de manière à ce que l'élève saisisse à la fois la correspondance du développement avec le plan et le rapport des phrases simples avec celles du sujet similaire « enjolivé. »

Les travaux d'application, qu'ils soient présentés sous forme de questionnaires ou seulement énoncés par leur titre, doivent découler sans effort, presque sans préparation, des modèles étudiés.

Ces feuilles sont en vente chez M. Sudan, instituteur, à Bulle, au prix de 0 fr. 15 l'exemplaire.

Pour toute commande d'au moins 10 exemplaires, il sera fait un rabais de 25 %.

Bulle.

SUDAN ET PAULI, *inst.*

---

## La naissance de la Confédération au cinématographe

---

Ce film, à visées artistiques et patriotiques, a été offert, jeudi 7 mai, à la jeunesse studieuse de Fribourg, après l'avoir été en diverses autres villes. Il a essuyé les critiques véhémentes des uns et reçu les hommages enthousiastes des autres. La cause de ces divergences d'opinions se trouve, sans doute, dans le fait que l'œuvre a été examinée à un point de vue plus ou moins subjectif, donc variable d'individu à individu. Ces lignes essayeront de la juger objectivement ; elles souhaitent fournir une règle d'appréciation pour les productions du même genre. Il paraît nécessaire, dans ce but, de rappeler certains

principes fondamentaux, à la lumière desquels cette œuvre apparaîtra sous son vrai jour.

Une première remarque s'impose : ce film tendait à éduquer le spectateur ; c'est dans le but de s'élever que les maîtres y ont conduit la jeunesse de nos pensionnats. Mais, si l'enthousiasme, excité par les réclames louangeuses des journaux, fut grand, la déception fut néanmoins profonde. Ce film nous semble en réalité avoir manqué son but.

Eduquer, selon l'avis de chacun, c'est perfectionner, c'est-à-dire amener d'un état inférieur à un état supérieur. J'ajoute qu'il s'agit ici de perfectionner non pas un être quelconque, mais un être intelligent et libre.

Mais cette éducation, comment la concevoir ? Remarquons qu'elle a pour sujet un être organisé ayant un but particulier, mais aussi une fin sociale, un être dépendant, dans son action et son existence. Tout être organisé n'est tel que par ce qu'il y a en lui un ordre, une série d'organes et de fonctions, superposés, se fournissant une entr'aide mutuelle, travaillant de concert au bien général du sujet. Cette hiérarchie est nécessaire au perfectionnement de l'individu. Si un organe s'hypertrophie, si une fonction prédomine, devient but, au lieu de rester moyen, se fait servir au lieu de servir, il y a perturbation, désorganisation et dépérissement. De là ce principe : un être ne peut arriver à son plein développement que si toutes les activités inférieures qui sont en lui s'exercent en subordination aux activités supérieures, et tendent à enrichir le sujet selon toute sa nature.

L'éducation, perfectionnement de l'être humain, sera bonne dans la mesure où elle contribuera à l'épanouissement de la nature humaine complète, mauvaise dans la mesure où elle y mettra obstacle. Or, l'homme est un corps et une âme : un corps avec ses organes, ses fonctions, ses tendances ; une âme avec ses facultés et sa fin spéciale. L'éducation parfaite consistera donc dans le développement le plus grand possible du corps et de l'âme, mais selon un certain ordre, commandé par la nature même des éléments divers qui composent une nature humaine. Le corps étant matière, l'âme, esprit, le corps étant l'instrument de l'esprit, le développement du corps doit être cherché en subordination constante au perfectionnement de l'âme. Tout ce qui serait un obstacle au progrès spirituel doit donc être écarté ; cela seul qui peut lui être favorable, recherché. En se plaçant à ce point de vue, il est facile de concevoir des degrés dans l'éducation, et l'on comprendra que diverses disciplines puissent travailler à cet œuvre d'ensemble, chacune selon des moyens appropriés. L'une pourra viser le progrès des formes inférieures de la vie, s'occuper de la santé et de la force corporelles ; une autre viser l'adresse musculaire, celle-ci tendre à l'affinement de la sensibilité, celle-là rechercher l'enrichissement de l'intelligence, la formation du caractère, l'activité familiale et sociale, la vie religieuse de l'homme.

Chacune de ces disciplines est bonne, dans la mesure où elle élève l'homme. Mais chacune peut devenir mauvaise, si dans son ardeur à poursuivre son but particulier, elle oublie le bien général de l'être et le contrecarre. Malheureusement il arrive trop souvent que l'homme n'est considéré que comme un tissu de muscles à développer, ou comme un amas de tendances corporelles à satisfaire, comme une machine à éprouver des impressions agréables, ou une intelligence à farcir de connaissances particulières ; on considère comme jeu, une volonté à fortifier, un caractère à former, comme moins encore l'être religieux en lui, dont le but suprême est de se rapprocher de son auteur, beauté, bonté, bonheur infinis.

Là se trouve l'explication profonde de tant de travaux éducatifs qui manquent leur but, parce qu'envisagés à un point de vue trop étroit, au lieu d'être examinés dans leur rapport avec l'éducation complète de l'homme. C'est pour cette raison que le film, occasion de cet article, n'atteint pas son but, et même y contrevient ; s'il a, à son actif, certaines qualités, ses défauts en détruisent l'effet utile.

Nous ne lui reprocherons pas de faire abstraction du perfectionnement religieux des spectateurs. Sa fin était autre ; et une œuvre d'éducation peut être bonne sans promouvoir directement le but suprême de l'être humain. L'idée religieuse n'en était, du reste, pas absente comme en témoigne entre autres la prière des Suisses avant la bataille du Morgarten.

Le patriotisme y trouvait certainement son aliment ; c'était du reste l'idée dominante qui, de droit, devait présider à la composition d'une telle œuvre. La scène des bœufs enlevés au vieux Melchtal, celles de l'insulte à Stauffacher, de la réunion des conjurés à Altorf, de l'arrivée au Rütli, de tout ce qui a trait à Tell étaient bien propres à atteindre cette noble fin. Les applaudissements nourris et spontanés qui les ont accueillies montrèrent combien elles avaient touché les cœurs des assistants. Le courage de ces petits peuples affrontant un ennemi très puissant était un exemple de force de caractère qu'on ne saurait trop admirer, afin de l'imiter. La beauté de certains paysages — montagnes, glaciers, lacs, châteaux, — ne pouvait que contribuer à faire aimer notre cher pays.

Mais à côté de ce bien, que d'obstacles qui le ruinaient. Sans parler de la gloutonnerie grossière, invraisemblable, des officiers d'une cour des plus civilisées du temps, la sensualité de ces chefs, étalée avec un réalisme brutal, le roman de Hünneberg avec la fille du forgeron, prenant un tel développement que le sujet principal en est pendant longtemps oublié, roman dont diverses scènes, de malsaine passion, font appel à des instincts trop facilement excités et sitôt dérégés, n'en est-ce pas assez pour contrebalancer l'influence salutaire des beautés de cette composition et donner le droit de la condamner ?

En se plaçant même au simple point de vue de la vraisemblance,

du naturel, il faut reconnaître que ce film est inférieur à beaucoup d'autres, qui ont eu à lutter avec des difficultés aussi grandes : les billes de sapin dévalant à la moindre chiquenaude, manquant toujours leur but qui aurait dû être d'écraser les ennemis ; les montures que le cavalier lui-même guidait bonnement dans le lac par un sentier à demi dissimulé, la menace inoffensive des hallebardes agitées pour effrayer les chevaux ; tout cela donnait à la réalité qui fut terrible et héroïque, un aspect franchement ridicule.

Que conclure ? A la faillite du cinéma, comme moyen d'éducation ? Ce serait aller trop loin. Disons simplement que, pour faire œuvre éducatrice, il ne faut pas avoir pour but premier de plaire au gros public, de s'abaisser à son niveau ; il faut, pour vouloir « élever » les autres, s'élever soi-même au-dessus du médiocre, avoir une notion claire et exacte de ce qu'exige une éducation véritable et sacrifier sans pitié tout ce qui peut y apporter quelque obstacle. De telles œuvres pourront ne pas attirer les masses, ne pas rapporter beaucoup d'argent ; seules cependant elles pourront être appelées éducatrices.

J.-F. M.

---

## UN ÉPI

C'est un épi glané dans l'autobiographie de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus. Il n'est sans doute pas de lecteur du *Bulletin pédagogique* qui ne connaisse l'histoire de la petite Carmélite ou du moins quelques traits de sa vie. Ce qu'on ignore, c'est sa pédagogie pleine de bon sens et sa fine psychologie. Elle a été maîtresse des novices déjà bien jeune, puisqu'elle est morte à 24 ans. Mais, avant d'être religieuse, encore fillette, elle était éducatrice. Voici l'épi :

« Vers cette époque, raconte-t-elle, il me fut donné de voir de près des âmes d'enfants. Voici dans quelle circonstance : pendant la maladie d'une pauvre mère de famille, je m'occupai beaucoup de ses deux petites filles, dont l'aînée n'avait que six ans. C'était un vrai plaisir pour moi de voir avec quelle candeur elles ajoutaient foi à tout ce que je leur disais. Il faut que le saint baptême dépose dans les âmes un germe bien profond de vertus théologiques, puisque, *dès l'enfance*, l'espoir des biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices.

« Lorsque je voulais voir mes deux petites filles bien conciliantes entre elles, *au lieu de leur promettre des jouets et des bonbons*, je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnera aux enfants sages. L'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec une expression de vive joie, et me faisait mille questions charmantes sur Jésus et son beau ciel. Elle me promettait ensuite avec enthousiasme de toujours céder à sa petite sœur, ajoutant que, jamais de sa vie, elle n'oublierait les leçons de « la grande demoiselle » ; c'est ainsi qu'elle m'appelait.

« Considérant ces âmes innocentes, je les comparais à une cire molle sur laquelle on peut graver toute empreinte, celle du mal, hélas ! comme celle du bien et je compris la parole de Jésus : « Qu'il vaudrait mieux être jeté au fond